

sentiment religieux du peuple et honorer son lieu de pèlerinage national.

Suivant la tradition, en 1531, un Indien, nouvellement converti au christianisme, venait, peu après la prise de Mexico par Cortez, de descendre la pente de la montagne quand il entendit tout à coup une musique céleste enchanteresse. Surpris il se retourna et vit un arc-en-ciel superbe au milieu duquel se trouvait une belle femme entourée d'un nuage et vêtue comme une dame de la cour de l'empereur païen. L'apparition parla à l'Indien et lui dit qu'elle était la mère de Dieu et qu'elle désirait voir construire une église au lieu même où il l'avait vue. Elle promit aide et protection à quiconque viendrait l'y invoquer. Cinq fois l'Indien eut la même vision. Dans cette contrée où, à cause de la grande sécheresse, ne poussaient en général que des épines et des ronces, l'Indien trouva tout à coup les fleurs les plus merveilleuses. Il les enveloppa dans un linge et les porta à l'évêque comme preuve de la véracité de ses paroles. Lorsqu'il déploya le linge tous les assistants tombèrent à genoux, car il portait l'empreinte d'une image de la Sainte Vierge, comme le visage du Christ sur le suaire de sainte Véronique. Telle est la légende qui est à l'origine de ce lieu de pèlerinage (1).

Lorsque les souverains quittèrent l'église, une surprise les attendait. Des centaines de voitures, dans lesquelles étaient des Mexicaines richement parées, accompagnées d'une imposante cavalcade de messieurs, habillés à l'européenne, en noir avec gants blancs, étaient venus à leur rencontre de la capitale. Bientôt les dignitaires français avec le général Bazaine et l'ambassadeur, marquis de Montholon, arrivèrent aussi pour les saluer.

Le 12 juin eut lieu l'entrée solennelle dans la capitale même. La partie de la population partageant les opinions des conservateurs, de même que les Français, avaient su donner à cette entrée un caractère si enthousiaste qu'on aurait pu croire en réalité à une vraie explosion des sentiments populaires. Naturellement tous ceux qui pensaient autrement étaient contraints à se taire. Pourtant il y avait un point noir : c'était

(1) D'après la princesse Agnès DE SALM-SALM, *Zehn Jahre aus meinem Leben*, 1862-1872, II, p. 44. Stuttgart, 1875.

l'absence du représentant de l'Union. Déjà, quand Maximilien approchait des côtes du Mexique, l'ambassadeur des États-Unis du Nord avait reçu l'ordre de quitter le pays. Ils s'étaient croisés dans les eaux de la Havane. L'empereur qui venait, l'ambassadeur qui partait, c'était significatif !

Les premières impressions de l'empereur sur son nouvel empire et sur la réception qu'on lui avait faite, étaient assez mêlées. Dans leurs lettres envoyées en Europe, lui et sa femme parlaient naturellement surtout de l'enthousiasme des réceptions dans les villes. Mais bien que les Français et les adhérents du parti conservateur se donnassent une peine énorme pour faire apparaître la situation aussi favorable que possible, on ne pouvait quand même pas déguiser entièrement le véritable état des choses. Surtout l'impératrice observait tout avec beaucoup d'attention, comme en fait foi sa lettre à l'impératrice Eugénie citée plus haut : « D'après tout ce que j'ai vu, une monarchie dans ce pays-ci est faisable et répond aux besoins unanimes de la population, cependant cela ne reste pas moins une tentative gigantesque, car il faut lutter avec le désert, avec les distances, avec les routes, avec le chaos le plus complet... Tout est à refaire dans ce pays-ci, on ne trouve que ce qui est nature au physique et au moral. C'est une éducation à entreprendre jusque dans les plus petites choses... L'homme qui a sur la conscience tous les malheurs et toutes les aberrations du Mexique, c'est le général Santa-Anna... Les gouvernements éphémères qui se sont succédé depuis quarante ans n'ont jamais été que des minorités supplantées par d'autres, car jamais ils n'ont eu de racine dans la population indienne, la seule qui travaille et qui fasse vivre l'État... Les choses iront ici, si Vos Majestés nous secondent, parce qu'elles doivent aller et que nous voulons qu'elles aillent, mais c'est un labeur prodigieux, car quand un pays s'est amusé pendant quarante ans de son existence à défaire tout ce qu'il avait en fait de ressources et de gouvernement, on ne réédifie pas cela en un jour. Ceci du reste ne nous effraie nullement, ce n'est que comme fait que je le constate. Nous nous sommes voués à cette œuvre avec parfaite connaissance de cause ; pour ma part, je n'ai été surprise que des routes. Tout le reste je l'ai trouvé mieux que plus mal. » Dans un autre passage elle souligne avec fierté qu'on a « salué comme un indice d'une nouvelle ère

que l'empereur voyage simplement et sans uniforme dans les provinces, car le peuple est blasé sur tous ces généraux chamarrés qui ne savaient que monter à cheval et se faire la guerre ».

Mais sur ce point l'impératrice Charlotte se faisait des illusions. On croyait au Mexique que le nouvel empereur allait s'entourer de pompe et d'éclat. La population indienne surtout ne pouvait se figurer ainsi un empereur. Lorsqu'il apparut enfin, vêtu d'un simple complet de voyage et dans une diligence tout comme les autres mortels, ceci créa bien souvent des déceptions. Les souverains devaient encore se familiariser avec leur nouvelle position, avec des mœurs étrangères et des hommes inconnus.

A Mexico l'empereur et l'impératrice reçurent vers la mi-juin les premières nouvelles d'Europe. Une lettre du roi Léopold (1) arriva qui écrivait à son beau-fils de faire bien attention dans l'emploi des étrangers pour ne pas exciter la jalousie des indigènes et de donner tous ses soins aux finances. Il est évident que l'on payait trop à la France. Peut-être la chose pourra encore s'arranger. « Enfin il faudra voir, écrivit le roi, tu rends un tel service à la France que tu as droit à des concessions. » De Napoléon également l'empereur reçut deux lettres. Dans la première (2) Napoléon recommandait Bazaine au nouvel empereur, dans son propre intérêt, et lui signalait que, d'après tous les rapports, partout où les agents français n'exerçaient pas une surveillance active il y avait dilapidations et apathie. « Il est donc bien essentiel, ajoutait-il, que Votre Majesté ne se laisse pas influencer par les Mexicains qui sans doute doivent avoir de la jalousie envers les étrangers. » C'était donc à peu près le contraire de ce que lui conseillait le roi Léopold. Mais sur un second point Napoléon s'accordait avec le roi Léopold, il engageait Maximilien à faire tous ses efforts pour mettre dans les finances du Mexique la plus grande régularité et le plus d'économies possibles. A la seconde lettre (3) était jointe une

(1) Le roi Léopold à l'empereur Maximilien, Laeken, 12 mai 1864. Original, Vienne, Archives de l'État.

(2) Napoléon à l'empereur Maximilien, Paris, 29 avril 1864. Original, Vienne, Archives de l'État.

(3) Napoléon à l'empereur Maximilien, 15 mai 1864. Original, Vienne, Archives de l'État.

protestation de Santa-Anna contre son expulsion, avec la remarque que c'était à Maximilien d'en décider. En outre, l'empereur des Français trouvait que le clergé lui paraissait toujours animé d'idées absolues et peu conciliantes et donnerait bien des difficultés à l'avenir. Maximilien répondit : « Les difficultés à surmonter sont grandes et je conviens avec Votre Majesté que celles que suscitera un clergé aux idées absolues et peu conciliantes ne seront pas les moindres. Mais avec de la prudence, de la fermeté et l'appui de Votre Majesté, j'ai foi dans l'avenir. »

Maximilien voyait bien que les idées constitutionnelles qu'il avait pensé appliquer au Mexique n'étaient encore rien pour ce pays. Il fut renforcé dans cette opinion, non seulement par ses propres observations, mais aussi par une nouvelle lettre de son beau-père dont il estimait hautement l'expérience politique, malgré le jugement sarcastique qu'il avait porté sur lui, étant jeune, et dont il suivait toujours fidèlement les conseils. « Avant tout, avait écrit le roi Léopold (1) on doit éviter au commencement de restreindre le pouvoir du gouvernement exécutif. Les formes constitutionnelles ne peuvent être gardées que plus tard, car elles apportent des retards, parce qu'on a soi-même à combattre des difficultés et encore celles qui surgissent dans toute assemblée politique. » L'empereur Maximilien partageait cet avis (2). « Nous allons bien, répondit-il à son beau-père, et nous nous familiarisons de plus en plus avec l'état des choses tel qu'il existe ici. J'ai, en effet, beaucoup de travail, mais je le fais avec plaisir, parce qu'on voit un but.

« De tentatives constitutionnelles il n'est pas question pour le moment ; le plein pouvoir de l'autorité doit être dans les mains du gouvernement jusqu'à ce que le pays soit pacifié. Ces braves gens doivent d'abord apprendre à obéir. Je n'avancerai qu'avec beaucoup de calme et éviterai toute précipitation. C'est le calme qui en impose le plus aux gens et ils s'étonnent énormément que Charlotte et moi prenions la chose si naturellement et que nous vivions ici, comme si nous y étions depuis dix ans. L'extraordinaire n'a pas de prise ici,

(1) Le roi Léopold à l'empereur Maximilien, Laeken, 28 mai 1864. Original, Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien au roi Léopold, Mexico, 10 juillet 1864. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

c'est bon pour les Italiens ; au Mexique il faut un calme froid, une grande politesse et une fermeté inébranlable. »

L'empereur Maximilien reçut en même temps de Paris le premier rapport d'Hidalgo (1). Celui-ci lui annonçait que la souscription se faisait dans de bonnes conditions et lui racontait l'anecdote suivante pour prouver à Maximilien que les bons de l'emprunt trouvaient beaucoup d'acheteurs : le duc de Brabant (2), pendant un séjour à Paris, venant à passer par hasard avec Napoléon, devant le local où on signait l'emprunt et voyant la foule qui s'y pressait, crut que c'était un enterrement. « Oh ! non, lui répliqua Napoléon, ce n'est pas un enterrement, mais une naissance. Les extrêmes se touchent. »

Au fond, l'emprunt ne marchait pas comme l'affirmait Hidalgo, et la vente ne s'effectuait que très lentement. En effet, la résolution du Congrès des États-Unis du Nord et l'antipathie que Maximilien avait exprimée lui-même à Paris contre le projet d'une banque nationale à Mexico, fondée par des hommes de la finance européenne, influençaient la souscription dans un sens défavorable.

La nouvelle de la réception enthousiaste de l'empereur — on ne parla pas de Vera-Cruz — remplissait de joie les cœurs des intéressés principaux à Paris. Surtout Hidalgo adressa une lettre triomphante et pleine de phrases ronflantes à l'empereur (3).

La fierté d'Hidalgo ne connut plus de bornes, surtout parce que l'impératrice Eugénie et les membres de la haute société à Paris avaient attendu, avec angoisse, l'arrivée de Maximilien au Mexique et que les nouvelles concernant la réception à Mexico avaient soulagé énormément l'âme des Majestés à Paris. Hidalgo savait très bien qu'on rendait à Paris l'impératrice Eugénie, conseillée par lui, responsable de l'expédition. Il était donc heureux de l'avoir bien orientée. Il raconta partout que de nombreuses personnes, en principe contre l'expédition du Mexique, étaient venues chez lui, afin de s'excuser et de lui dire qu'elles s'étaient trompées. Le roi Léopold lui-

(1) Hidalgo à l'empereur Maximilien, lettre privée, Paris, 30 avril 1864. Vienne, Archives de l'État.

(2) Plus tard Léopold II de Belgique.

(3) Hidalgo à l'empereur Maximilien, 13 juillet 1864. Vienne, Archives de l'État.

même, à son retour de Vichy, où il avait rendu visite à Napoléon, mit le comble à la joie d'Hidalgo, en le mandant auprès de lui à Paris. Il lui dit qu'il avait déjà entendu beaucoup de bien sur son compte et il ajouta : « On m'attribue quelque influence en Europe et, si jamais mon appui vous était nécessaire, adressez-vous à moi et tenez-moi au courant de tout ce que vous considérerez comme important. Je vous dis cela tout à fait personnellement. »

Hidalgo le prit aussi de cette manière. Il croyait que tout s'adressait à lui personnellement, sans se douter que le roi n'agissait et ne parlait que dans l'intérêt de ses enfants.

Gutierrez écrivit aussi une lettre à l'impératrice dont les flatteries dépassent toutes les bornes du bon goût (1).

Il lui disait que toutes les nouvelles du Mexique parlent d'un vrai délire de joie lors de l'arrivée de Leurs Majestés.

L'enthousiasme de ces deux hommes, les principaux responsables de toute l'aventure, montrait leur angoisse et la peur avec laquelle ils avaient attendu l'arrivée des Majestés impériales au Mexique, leur patrie, qu'eux-mêmes n'osaient pas revoir. Ils étaient maintenant tout surpris que, contre toute espérance, la chose se fût si bien passée.

L'empereur Maximilien, fidèle à son plan préconçu, commença à développer et à affermir dans la capitale le nouveau cours politique. Les conseils et l'opinion de sir Charles Wyke, à savoir qu'une monarchie ne pouvait s'appuyer que sur le parti libéral modéré (les Moderados), parti qui se trouvait entre les deux partis extrêmes, étaient la base de sa politique. En dehors de cela le jeune empereur désirait enterrer, avec le temps, toutes les haines de partis et les appeler tous, même Juarez, à coopérer à l'établissement du nouvel État. Il montra clairement ses intentions en appelant le licencié F. Ramirez, qui appartenait au parti libéral modéré, au poste de ministre des Affaires étrangères. Ramirez avait, entre autres, refusé de faire partie de la Junta, fondée pour l'élection de Maximilien, et ses idées se rapprochaient davantage de celles des Juaristes que de celles des conservateurs. En général, il avait été, jusqu'à présent, toujours très sceptique à l'endroit de la

(1) Gutierrez à l'impératrice Charlotte, Paris, 31 juillet 1864. Vienne, Archives de l'État.

monarchie, idée propagée par l'intervention. Mais cette nomination de Ramirez était aussi très significative sous d'autres points de vue. Le chef précédent du ministère des Affaires étrangères, Arroyo, avait encore sous la régence, avec l'aide d'Almonte, conclu la convention désirée par Napoléon sur le droit de faire des fouilles dans la province de Sonora. Maximilien n'était pas content de cette manière d'agir, car il y voyait le premier pas vers une cession de ce domaine à la France. Ainsi le licenciement d'Arroyo était en même temps un coup contre la France. Le marquis de Montholon devint par le fait même un ennemi de Maximilien, résolu dès le commencement à montrer de l'énergie, même vis-à-vis de Paris, si le bien de son pays l'exigeait. D'ailleurs Maximilien faisait tout ce qu'il croyait devoir le rapprocher de la nation mexicaine et ne manquait aucune occasion de flatter l'amour-propre de ses sujets. Lorsqu'on voulut ériger dans la capitale un arc en marbre en honneur de l'impératrice, l'empereur pria d'élever à sa place un monument commémoratif de l'affranchissement de la nation mexicaine de la domination espagnole. Il accorda une amnistie pour tous les délits politiques et recommanda aux préfets une attitude conciliante envers les ennemis de la monarchie. Bien qu'il lui était assez difficile de s'exprimer, devant un grand auditoire, dans une langue qu'il venait d'apprendre, il ne se lassait pas de faire, partout où il arrivait, des discours qui montraient sa bonne volonté et son intention de mettre fin aux coteries. Il résolut aussi de ne pas imposer, en attendant, aux journaux une censure officielle, pour voir dans quelle mesure on pouvait confier aux journalistes la tâche d'exprimer les désirs du pays (1). Son vœu était, comme il l'écrivit un jour à Velasquez (2), d'être Mexicain avant tout et de mettre les intérêts de son peuple avant toute autre chose au monde.

Mais Maximilien ne se rendait pas compte qu'au Mexique, comme ailleurs, les chefs des partis estimaient plus les intérêts du parti et leurs propres avantages que le bien du pays. Les conservateurs, qui croyaient que l'empereur dépendait complètement de leur grâce, voyaient avec surprise la mise en

(1) Ordonnance du 4 août 1864.

(2) Empereur Maximilien à Velasquez de León, 15 septembre 1864. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

inactivité d'Almonte dans une haute fonction de la cour et la nomination de Ramirez et d'autres hommes n'appartenant pas à leur clique, à des postes influents dans l'État. Les libéraux regardaient avec méfiance la façon d'agir inattendue de l'empereur. Quelques-uns se laissèrent gagner, mais la plupart restèrent ses ennemis ou se tinrent à l'écart.

L'empereur remarqua bientôt que l'état des choses au Mexique n'était pas aussi favorable qu'on avait voulu le lui faire croire à Paris. Il reconnut, avant tout, que le pays était loin d'être pacifié. Il savait que des troupes françaises et des troupes impériales mexicaines étaient, au nord et à l'ouest du pays, aux prises avec des bataillons juaristes. Il apprit aussi que le président Juarez était encore en possession du port et de la ville de Matamoros et qu'il tirait de la douane qui s'y trouvait de grandes ressources. Enfin il n'ignorait pas que de vastes territoires au sud du pays étaient encore complètement entre les mains des républicains. Il constata bientôt, en outre, l'état désespéré des finances du pays et la difficulté de faire rentrer régulièrement les impôts avec le désordre régnant. Un ministère des Finances qui ne se composait que de Mexicains devait y remédier.

Pour commencer, Maximilien créa, pour les diverses branches de l'administration, des commissions auxquelles il confia l'étude des réformes nécessaires.

La question ecclésiastique, extrêmement pressante, ne pouvait pas encore être traitée par Maximilien, car le nonce « aux vues raisonnables », demandé à Rome, n'était encore toujours pas arrivé.

Enfin l'empereur dut s'occuper de l'achèvement de sa « résidence ». Il y avait là, avant tout, l'ancien palais gouvernemental à Mexico, un immense bâtiment à deux étages, qui devait dorénavant être le château impérial, bien qu'il ressemblât plutôt à une caserne fortifiée. Avant l'arrivée de l'empereur, on y avait encore fait en toute hâte quelques réparations indispensables. Mais, malgré les grandes dépenses, on n'avait pas réussi à réparer dans un si bref délai ces énormes négligences. Les chambres destinées aux souverains avaient été aménagées à la manière des auberges d'Europe, c'est-à-dire d'une façon assez incommode et d'un mauvais goût parfait. On y trouvait même des punaises ! Le couple impérial, pendant

la première nuit passée à Mexico, dut quitter précipitamment le lit et s'aménager une autre couche. On prétend que l'empereur aurait dormi la première nuit sur un billard.

Maximilien avait, comme le prouvait la construction de Miramar, une préférence très prononcée pour une belle habitation, construite, si possible, d'après ses propres idées. Il est vrai qu'on ne pouvait faire du palais de Mexico une œuvre de valeur artistique, mais on pouvait pourtant y faire des réparations et des améliorations. Elles furent immédiatement commencées.

Tout autre était le château de plaisance « Chapultepec », non loin de Mexico et dans une situation admirable. Il avait été construit de 1783 à 1785 pour le vice-roi espagnol, sur l'emplacement où se trouvait jadis le palais de Montezuma. Le château, construit en un style grave et grandiose, et aménagé pour la défense, est situé au milieu de cyprès millénaires, qui ont déjà ombragé Montezuma, et de la grosseur desquels on peut difficilement se faire une idée. Quelques-uns ont une circonférence de 12 à 15 mètres et une hauteur de 50 à 60 mètres. D'arbre en arbre s'enlacent des fleurs aux longues tiges, des papillons et des colibris peuplent l'air, saturé de parfums paradisiaques. Des fenêtres du château on a une vue superbe sur des volcans énormes, le Popocatepelt, l'Iztacihualt et d'autres montagnes gigantesques aux neiges éternelles. Popocatepelt signifie « femme blanche ». D'après la légende mexicaine, ces montagnes furent jadis des géants puissants. L'un d'eux tua un jour sa femme et la déposa sur la Sierra Nevada, qui, aujourd'hui encore, montre dans ses contours la forme géante d'un corps de femme couchée, sculptée dans un marbre d'une blancheur éclatante.

L'empereur, très sensible aux beautés de la nature, était enchanté de Chapultepec. L'impératrice ne l'était pas moins. Elle était, en général, comme le rapportait la comtesse Pauline Kollonitz (1), ravie de tout. Elle jouissait encore plus du charme de sa nouvelle position et n'en avait pas encore reconnu les côtés sombres. Maximilien avait à peine vu Chapultepec qu'il se décida à habiter le château. Il devait être réparé et complè-

(1) Comtesse Paula KOLLONITZ, *Un voyage au Mexique en 1864*. Vienne, 1867.

tement reconstruit d'après les plans de l'empereur, mais un pavillon dut en toute hâte être préparé et aménagé. Les souverains vinrent déjà l'habiter huit jours après leur arrivée à Mexico, il est vrai en renonçant à tout confort.

Le trésorier Jacques de Kuchacsevich, un fidèle de Miramar, et par les mains duquel passaient tous les comptes des constructions, avait bien des doutes. Il écrivait à la femme du préfet du château de Miramar, Radonetz (1), qui était resté dans la patrie : « Dans le palais de Mexico et à Chapultepec on construit. C'est effrayant ! la passion bien connue de l'empereur ! J'aurais attendu que la lune de miel soit passée, car on ne peut encore rien dire du tout de ce mariage (2).

Maximilien avait à peine fait, en tremblant, dans son nouvel empire les premières démarches, qu'il trouva partout des critiques, dans son entourage immédiat tout autant que parmi ses adversaires. Le jeune empereur voyait bien qu'au Mexique toutes les choses n'allaient pas comme elles auraient dû aller, mais il ne voulait pas en convenir, surtout vis-à-vis de l'Europe. Tous ceux qui l'avaient averti devaient être convaincus qu'ils avaient eu tort. Il voulait aussi faire savoir à la famille impériale, en Autriche, qui ne l'avait laissé partir qu'à contre-cœur, qu'elle s'était trompée dans toutes ses appréhensions. Ainsi les lettres et les rapports de Maximilien, adressés à Vienne, étaient-ils très optimistes. En les lisant on pouvait croire que le Mexique était un pays de cocagne, un paradis terrestre où régnaient la paix et le bonheur, contrairement à l'Europe, perpétuellement agitée par des révolutions politiques et sociales de toutes sortes. En outre, les premières lettres adressées à son frère cadet, l'archiduc Charles-Louis, attestent le plaisir que lui donnait, au commencement de son règne, son travail et tout ce qui était nouveau.

« Tu peux bien t'imaginer, mon cher frère, lui écrivait-il (3), que je suis surchargé de travaux de toutes sortes. Mais on travaille avec plaisir quand on a un but, que l'on constate de la reconnaissance et qu'on a l'espoir d'être utile

(1) Kuchacsevich à Mme de Radonetz, 9 août 1864. Vienne, Archives de l'État.

(2) Entre Maximilien et le Mexique.

(3) Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, 10 juillet 1864. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

à son prochain. J'ai trouvé ce pays bien mieux que je ne m'y serais attendu. Les calomnies de la presse européenne ne sont pas vraies et le peuple est bien plus avancé qu'on ne le croit chez nous. Notre réception a été partout extrêmement cordiale et franche. On n'y ressentait en rien la comédie ou ce servilisme officiel, si dégoûtant, qu'on trouve très souvent en Europe en de pareilles occasions. Le pays est vraiment très beau. Sur les côtes on rencontre une richesse tropicale, le plateau central est tout à fait européen. Les alentours de la capitale ont le caractère de l'inoubliable Lombardie : des prés superbes, de beaux arbres et des eaux abondantes. Nous habitons ou bien dans l'immense palais national à Mexico, un vieux et vénérable bâtiment avec mille cent chambres, ou bien à Chapultepec, le « Schönbrunn » de Mexico, un charmant château de plaisance, situé sur un rocher de basalte et entouré des célèbres arbres gigantesques de Montezuma. On y jouit d'une vue qui rivalise avec la beauté de celle de Sorrente. Nous nous établissons, probablement au commencement d'octobre, dans la belle ville d'Orizaba où l'aimable population nous construit, de sa propre initiative, une villa au plus beau point de ce paradis. »

Mais c'était avant tout le climat délicieux qui enchantait Maximilien. « Durant la journée il fait un temps superbe, le ciel est limpide et le soleil éclatant. Le soir il tombe régulièrement une pluie rafraîchissante, qui renouvelle les forces de la végétation, d'un vert superbe. »

« Nous sommes maintenant toujours à tour de rôle ou à la ville, ou à la campagne, écrivait-il plus tard à son frère (1). Nous y sommes installés d'une façon simple mais confortable, et pouvons aller et venir sans embarras. A Chapultepec nous sommes très solitaires et menons une vie très retirée et encore plus tranquille et plus simple qu'à Miramar. Même en ville, nous ne donnons que très rarement des dîners. Nous prenons nos repas presque toujours seuls et ne voyons jamais personne le soir. Ceci cadre, Dieu merci, avec le caractère sérieux des Mexicains, qualité qui me convient très bien et qui me permet de consacrer beaucoup de temps à un travail sérieux. On ne connaît pas du tout ici ces soi-disant amusements européens,

(1) L'empereur Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, 26 juillet 1864. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

tels que soirées, thés et leurs bavardages, etc., dont le souvenir m'est odieux. Nous nous garderons bien de les introduire. La seule distraction des Mexicains consiste à parcourir avec leurs excellents chevaux leur beau pays et visiter de temps en temps les théâtres. Pour ces derniers, j'en fais autant. Dans le Grand Théâtre, un des plus beaux du monde, il y a maintenant un excellent opéra italien. Les bals sont très rares, mais s'il y en a, ils sont très beaux et très animés. La société élégante et riche aime passionnément la danse nationale qui est des plus charmantes qu'on puisse voir. La comtesse Marianne Zichy dit qu'elle veut l'introduire à Vienne. Charlotte a quatorze dames d'honneur sans traitement. Elles font le service à tour de rôle, mais il va sans dire qu'on ne les voit presque jamais. L'évêque de Tamanlipas, un Indien, jadis franciscain, un homme d'une grande piété et très spirituel, est notre aumônier. Les écuries impériales sont sous les ordres de Bombelles et se divisent en deux sections : la section européenne pour la ville et les cérémonies, et la section purement nationale pour la campagne. Cela t'amuserait beaucoup de nous voir dans notre équipage mexicain. C'est une petite voiture toute ouverte et légère comme une plume. Sur le siège le célèbre cocher mexicain avec son immense chapeau blanc, le spencer en velours vert, et les larges pantalons en toile blanche, autour des épaules le poncho tricolore. A côté de lui un petit Indien au teint cuivré, dans le même costume. L'attelage se compose de six mulets couleur isabelle avec des pieds de zèbre. Il y en a deux au brancard et les quatre autres sont attelés par devant. Un piqueur sur un cheval isabelle en tête, avec le harnais mexicain aux riches plaques d'argent, et tout l'équipage allant ventre à terre. »

D'après cette description, la vie des souverains semblait très idyllique. Maximilien souligna encore ses impressions favorables dans une lettre à l'impératrice Caroline-Augustine, qui avait fortement combattu sa résolution.

« Nous nous trouvons, écrit-il (1), tous les deux, déjà très bien dans notre nouvelle situation. Nous avons pleine confiance en Dieu et sommes très contents. De tous les côtés on nous

(1) L'empereur Maximilien à l'impératrice Caroline-Augustine d'Autriche, 20 juillet 1864, Vienne, Archives de l'État.

aide avec un amour touchant. Ni Charlotte ni moi n'avons la nostalgie du retour. »

Et tout de même le côté sérieux de la vie se faisait déjà sentir. Bien que Maximilien ait promis de traiter, dès son arrivée, la brûlante question ecclésiastique, il ne pouvait pas encore l'aborder. Le nonce, en effet, n'arrivait toujours pas. L'attente devenait pénible. L'empereur était presque décidé à résoudre la question des biens de l'Église sans l'aide de la Curie romaine.

Du reste, seul le ministère des Finances faisait des difficultés. Suivant un rapport de l'empereur à Napoléon, les Mexicains qui le dirigeaient avouèrent à la fin leur propre impuissance. Cela allait très bien à Maximilien, car maintenant il avait un prétexte pour faire comprendre aux Mexicains qu'il était absolument nécessaire de nommer, aux services les plus importants, des capacités étrangères, à la hauteur de leurs fonctions. Il demanda donc à Paris qu'on voulût bien mettre à sa disposition le député Corta, qui était un homme de finances et qui allait quitter le Mexique. Maximilien avait la plus grande confiance en ses capacités (1). Mais Corta ne voulait, à aucun prix, rester au Mexique et mit en avant une foule de subterfuges pour justifier son départ.

C'étaient les deux soucis principaux dont Maximilien faisait part à Napoléon (2). Du reste, il déclarait être satisfait de la situation générale du pays et annonça à l'empereur qu'il s'était mis en relations directes avec le général juariste Uruga. Le pays allait donc être complètement pacifié. Seuls les ports de Manzanillo, Mazatlan, Guaymas, etc., étaient encore entre les mains des dissidents, et pour les délivrer l'escadre française devait prêter main-forte.

« Le désordre est si grand partout que tout est à faire, des commissions chargées d'élaborer des projets relatifs à l'armée, aux finances, à l'organisation judiciaire, etc., sont nommées et fonctionnent déjà. Mais je dois reconnaître que parmi les Mexicains les hommes capables sont presque introuvables. »

Avant tout on attendait la solution de la question des biens de l'Église, mais le nonce n'arrivait toujours pas. Pour abréger

(1) Maximilien à Napoléon III, Mexico, 9 août 1864. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(2) Maximilien à Napoléon III, copie, 26 juillet 1864. Vienne, Archives de l'État.

*Je remercie Votre Altesse  
Inquies de la lettre  
qu'elle a bien voulu m'écrire  
et des copies qu'elle m'a envoyées  
qu'elle contenait. Les vons*

*avec les copies  
de votre Altesse Inquies  
de la lettre  
à Vojak  
Paris le 18 Mai 1864.*

FAC-SIMILÉ DU DÉBUT ET DE LA FIN D'UNE LETTRE  
DE NAPOLEÓN III A L'ARCHIDUC.

(Réduit de 1/5.)

le temps jusqu'à son arrivée et pour avoir un prétexte de ne pas entamer cette question des biens du clergé, l'empereur, qui aimait beaucoup voyager et qui aurait bien voulu connaître d'autres parties de son vaste empire, résolut donc d'entreprendre un voyage à travers le pays. Il laissa sa femme dans la capitale, lui confia la régence et se mit en route le 10 août. Pendant ce voyage on lui fit surtout visiter les localités dont les habitants étaient pour la plupart vraiment conservateurs. En outre, les autorités impériales et françaises prirent partout les mesures nécessaires pour empêcher les contre-manifestations. Les décrets sévères de Forey, qui renvoyaient les délits de révolte devant les tribunaux de guerre français, étaient encore en vigueur et intimidaient la population. Ainsi ce voyage fut-il rempli d'impressions agréables pour Maximilien. L'empereur visita surtout les territoires au nord de la capitale. Le 16 septembre 1864, fête nationale des Mexicains, Maximilien se trouvait à Dolores Hidalgo, endroit où, en 1810, le curé Hidalgo avait fait entendre le premier cri d'indépendance. A l'heure où cet événement historique avait eu lieu et où chaque année commençait la fête principale au bruit des canons et au son des cloches, c'est-à-dire à onze heures du soir, l'empereur prononça un discours d'une fenêtre de la maison d'Hidalgo. De tels discours étaient assez pénibles à Maximilien. « Tu peux te figurer, écrivait-il à son frère (1), comme cela m'embarrassait devant cette foule compacte et silencieuse. Dieu merci, tout se passa bien et l'enthousiasme fut indescriptible. »

Maximilien, durant son voyage, regardait la situation qu'il trouvait dans le pays, avec les yeux d'un Européen, habitué à un ordre rigoureux. Il était persuadé que toute l'administration devait être mise sur une autre base et la conséquence en fut qu'il dut aussi, pendant ce temps, renvoyer beaucoup de personnages du vieux régime (2). La façon dont il fut reçu satisfit pleinement l'empereur, ou du moins il fit semblant d'être satisfait. Il ne put se défendre d'écrire à son frère en Autriche, avec beaucoup d'exagération et un peu de malice, que jamais en Europe il n'avait assisté à une réception de la

(1) Empereur Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, 21 septembre 1864. Vienne, Archives de l'État.

(2) Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, 21 septembre 1864. Vienne, Archives de l'État.

*Madame et bonne sœur*

*Le départ du courrier me me  
laisse de temps que pour  
vous écrire votre Majesté*

*et croyez aux sentiments  
avec les quels je suis*

*De votre Majesté  
La toute dévouée sœur et  
Eugénie*

*30 Juillet  
1864.*

FAC-SIMILÉ DU DÉBUT ET DE LA FIN D'UNE LETTRE  
AUTOGRAPHE DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE A L'IM-  
PÉRATRICE CHARLOTTE.

(Réduit de 3/13.)